

neuve comme sur la terre faite il faut aujourd'hui de l'argent sonnante, nous l'admettons, mais nous refusons de prendre les meilleurs moyens de fournir cet argent.

Notre individualisme nous cause bien des désagréments, bien des malaises.

*

* *

Si nos amis les paysans belges étaient à notre place, ils auraient vite fait de demander à leur esprit de corps le service particulier qui s'impose. Eux qui ont su faire sortir de leur ligue, ou union professionnelle, tous les services qui leur étaient nécessaires, nous avons raison de croire qu'ils auraient trouvé le véritable ressort mutuel de l'établissement des fils de cultivateurs.

Agissant dans ce domaine comme ils l'ont fait dans les autres, ils auraient déclaré d'abord que le premier soin d'établissement repose sur les épaules des cultivateurs. Ils auraient découvert ensuite que ce soin était devenu trop lourd pour être confié aux seules initiatives, des particuliers, et, réunissant un nouveau faisceau, ils auraient créé une force telle que le jeune colon aurait pu trouver dans son propre milieu le nerf de la terre neuve qui, dans cette guerre contre la nature sauvage ou dans cette autre guerre contre les êtres humains, demeure l'argent.

Ils auraient donc décidé de créer un service spécial, mu par une caisse particulière alimentée par les contributions des intéressés, cultivateurs et pères de famille. Cette caisse, n'étant pas montée dans un but de spéculation directe, aurait été bonne mère pour les emprunteurs à qui elle aurait tendu la main, moyennant de bonnes conditions.

La ligue aurait compris que l'argent apparemment perdu à ces prêts de pères de famille n'était rien moins qu'un excellent placement, puisqu'il contribuait à améliorer l'agriculture, et qu'en améliorant l'agriculture il améliorerait le sort du cultivateur.

La création faite et l'effort intérieur régulièrement organisé, la ligue aurait sans doute constaté l'insuffisance de sa caisse. Elle aurait alors tendu la main à la communauté, non pas tant pour lui demander des sacrifices nouveaux, que pour lui confier et lui permettre de faire

mieux fructifier les sacrifices déjà décidés, mais trop éparpillés pour fournir leur maximum d'efficacité.

Le crédit de la colonisation aurait été créé.

L'Association professionnelle que nous avons chez nos cultivateurs est encore beaucoup trop jeune pour que nous lui demandions tous ces services ; mais elle est suffisamment vieille pour orienter son action.

L'action bien orientée, elle nous donnera avec le temps une foule de concours permanents quand, aujourd'hui, nous ne pouvons qu'aller de porte en porte demander des concours nécessairement temporaires.

Thomas POULIN.

Le petit jardin

L'OMBRE baignait déjà le vallon du monastère, lorsque la sœur Duguet descendit de son petit jardin, qui était situé sur la hauteur, du côté des Granges.

Au-dessous d'elle, l'église, le cloître et les bâtiments conventuels reposaient dans la solitude. Une fraîcheur s'élevait des prairies ; un silence de recueillement et de prière montait de l'enclos blanc vers le ciel. La sœur Duguet, qui venait de biner ses haricots pendant une heure, au grand soleil, s'arrêta pour respirer un air plus doux. La paix qui régnait sur ces lieux familiers lui rafraîchit le cœur. Depuis quarante ans, elle n'en souhaitait point d'autre. Ce désert lui semblait aimable et cette solitude plaisante. C'était là que Dieu l'avait appelée, et qu'il lui parlait au cœur, selon la parole d'un prophète qu'elle n'avait point lue, mais qu'une religieuse lui avait dite un jour et qu'elle n'oubliait point.

Ayant songé, une fois de plus, que son sacrifice était bien aisé, la sœur Duguet remercia le Seigneur qui avait comblé d'une main si douce les désirs de son âme. Puis elle assura son panier à son bras et descendit le sentier.

Comme elle arrivait à mi-côte, les trois cloches sonnèrent, faisant une sainte harmonie. La sœur Duguet se signa.

*

* *

Cependant, depuis quelques mois, la jeune abbesse du monastère, cédant aux mouvements de la grâce et aux desseins de la Providence,